

## L'ère du Tambalacoque.

Nouvelle dans le même univers que le roman « A comme Alone ».

par Thomas Geha © 2004-03-16

Jusqu'à la tombée de la nuit, j'ai rampé dans la prairie cramée par le soleil. Je ne vous raconte pas l'angoisse. Les herbes, qui ne montaient pas plus haut que mon torse, n'étaient pas un abri très sûr, il faut bien l'admettre.

Les sons de voix étaient montés toute la journée : cris, pleurs, coups de colère, faucilles qui fouaillaient les herbes, pieds qui tapaient le sol, courses d'enfants excités par la chasse, et j'en passe. A la masse ces types. Sérieusement. A l'ouïe fine surtout. C'est vrai, je pensais n'avoir fait aucun bruit, lorsque je me m'étais faufilé dans le village. Le temps d'égorger une poule, et voilà ! Je les avais tous à mes trousses. Une vieille mouchka m'avait repéré et crié au voleur. Le vol de nourriture, c'est devenu le pire crime contre l'humanité...

La poule, je l'avais accrochée par le cou à ma ceinture vite fait, puis j'avais pris la poudre d'escampette avant que les fourches et les haches ne fassent de moi une charpie indescriptible.

Mais on ne la fait pas à un pisteur comme moi, habitué à la nature, à la solitude, aux ruses de renard, et aux villageois furieux. S'ils m'avaient retrouvé, j'aurais chèrement vendu ma peau. Mon wakizashi – souvenir de mon grand-père japonais – était toujours à portée de main. Une arme redoutable, dont je savais évidemment me servir à la perfection, et qui avait déjà fait mordre la poussière à bien des sales types.

Je me suis arrêté à l'orée d'un bois aux arbres malingres : quelques acacias, quelques petits hêtres aux troncs en partie mangés par cette mousse roussâtre qui avait peu à peu envahi les forêts ces dernières années. Une vraie gangrène. Les arbres mouraient à petit feu, les plantes aussi. Sans compter que, en conséquence, les animaux se raréfiaient.

Malgré le froid revenu, je suis comme un bœuf. Ma fuite avait laissé des traces. J'étais éreinté, sur les nerfs. Et surtout, j'avais faim.

— Allez ma cocotte, à la casserole, ai-je marmonné pour moi-même.

Ca devenait une habitude : plus ça allait, plus je soliloquais. A croire le gâtisme me guettait !

J'ai rassemblé du bois sec et fait du feu. Le tout m'a pris un certain temps. De mon briquet ne jaillissait plus que de rares étincelles, la pierre ayant trop subi l'usure du temps. Un de ces jours, il faudrait que je retourne dans une de ces villes tombées aux mains de petits dictateurs militaires ou religieux pour refaire mon paquetage en entier. A m'en donner le frisson : ces gens là me sortent vraiment par les trous de nez. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi tant de monde pouvait rester dans ces villes aux trois-quarts détruites, à sucer le nœud de petits connards profiteurs et répressifs. Les temps sont durs pour tout le monde, et c'est déjà bien d'être en vie, mais tant qu'à être en vie, autant être libre de ses choix et de ses actes. C'est ce que j'avais choisi. L'autorité que j'accepte, c'est la mienne, et aucune autre. Dans le jargon post-civi, on appelle les gars comme moi des *Arpenteurs*, ou des *Arp'*. Des voyageurs, des nomades solitaires, en somme. A la belle vie de bohémien. Ceux qui disent cela sont de braves moutons bien sédentaires.

\*\*\*

La poule était succulente et valait bien les risques encourus. Ca faisait un bail que je ne m'étais pas empiffré de la sorte. J'en avais mal au ventre, mais j'étais heureux. Allongé au

pied d'un arbre, je jouais tranquillement avec mon wakizashi à la lame luisante, tout en écoutant le proche roucoulement d'un oiseau nocturne. Le ciel était dégagé, et mes yeux se fixaient parfois sur la voûte céleste emplie d'étoiles plus ou moins lumineuses. Soudain, la nuit s'est tue. Même ma respiration s'était suspendue, comme si un événement d'une importance capitale allait se produire. Il régnait une tension telle, que mes doigts s'étaient crispés sur le manche de mon wakizashi. Un léger vent a sifflé, et j'ai brusquement entendu un bruit de dégringolade au-dessus de moi.

Poc. Poc. Poc.

Quelque chose – sans que je puisse distinguer quoi au juste – a rebondi sur mon crâne, roulé dans l'herbe grasse un moment et s'est arrêté très certainement quelques mètres devant mes pieds. La tension est retombée. J'ai desserré mes doigts du manche de mon sabre. Il est tombé au sol, dans un bruit mat. A quatre pattes, les mains plaquées dans l'herbe, j'ai entrepris de rechercher l'objet qui avait heurté violemment mon crâne. La lueur des braises, trop faible, ne m'a pas aidé dans mon inspection, et j'ai continué ainsi, à tâtons, pendant un long moment, jurant à chaque fois que je plaçais la main sur une ortie.

Je me disais qu'il s'agissait sans doute d'une simple pomme de pin, mais je préférais quand même vérifier. On n'est jamais trop prudent, surtout que des bestioles bizarroïdes pullulaient dans la région ces derniers temps.

J'ai mis la main sur un truc rond, assez gros et rugueux, à la courbe irrégulière et râpeuse. C'était ça. Je me suis rapproché des braises et ai observé sous toutes les coutures ma trouvaille. A première vue, il s'agissait d'une grosse noix, à la coque noirâtre et dure. Très dure.

A l'aide de mon wakizashi, j'ai tenté de la fendre en deux, pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur. Mais à ma grande surprise, mon arme s'est révélée d'une inefficacité inconcevable. Ma lame, que je bichonnais tout le temps, s'avérait pourtant on ne peut mieux aiguisée et tranchante. Je n'ai pas insisté et ai jeté la coque dans les braises mourantes. Grand bien lui fasse, ça la réchaufferait. Et la punirait de m'avoir fichu une bosse sur le crâne.

Dans mon havresac, j'ai empoigné ma vieille couverture percée. A deux mains, je l'ai épousseté, troublant la nuit par de petits claquements secs, et me suis glissé dessous, bien décidé à piquer un somme réparateur, ce qui n'était pas du luxe si je considérais les événements de la journée.

Morphée n'a pas tardé à gagner la partie.

\*\*\*

*« Je suis le Tambalacoque.*

*Tes rêves sont l'essence de ma naissance. Les rêves des hommes, enchevêtrement d'idées et d'images étonnantes, m'ont permis de vivre, de revivre. Il a suffi d'un jour, d'une main qui ramasse une coque aussi dure qu'une carapace, et que la personne prenne conscience, soudain, de ma présence, et se dise : « mais qu'est-ce donc ? Et pourquoi est-il si seul ? Pourquoi n'aperçois-je que si peu de ses semblables ? Va-t-il mourir ? Ses feuilles sont si tristes, son tronc séculaire si dégarni. »*

*La coque que je produisais— mon fruit —était si dure qu'une fois tombée au sol, elle ne germais plus. Et plus les siècles passaient, plus c'était vrai : ma race s'éteignait et je n'en avais nulle conscience. Je déambulais dans un rêve embrumé, sans substance, un songe infini sans but et sans raison d'être. Une forme de vie végétale parmi tant d'autres.*

*Il a suffi d'une main. D'une main qui ramasse une coque, d'un homme qui se pose des questions sur sa misère, pour qu'une étincelle se produise, et que je m'éveille enfin au monde.*

*Je suis le Tambalacoque. Je viens de loin et je grandis près de toi. Je t'accompagne. »*

Je me suis réveillé en sursaut et j'ai rejeté ma couverture. Soupçonneux j'ai lentement dégainé mon wakizashi et humé l'air. Il y traînait une odeur d'acacia mêlée à celle de la bruyère. La nuit parfumée était calme, en apparence. J'ai scruté l'obscurité un moment. Rien. D'où était donc venue cette voix, douce ? J'ai ricané dans le noir. Voilà que mes rêves commençaient à m'effrayer. Un comble. Je me suis rallongé, et me suis replongé dans le sommeil.

Quelque chose me troublait, malgré tout, peut-être un détail auquel je n'avais pas prêté attention. Mais rien ne me venait à l'esprit et, bientôt, je me suis tout de même rendormi, au milieu des senteurs et des bruits nocturnes.

*« L'homme se demandait : « Pourquoi son fruit ne porte-t-il plus les gènes de la reproduction ? Qu'est-il arrivé pour que les défenses naturelles de cet arbre aient créé une coque aussi dure, si dure que la jeune pousse ne parvenait pas à s'en extraire, et que la reproduction de l'espèce était de ce fait interrompue ? »*

*Après bien des recherches, il a cru trouver la réponse. Autrefois, il y a plus d'un millénaire, une espèce d'oiseau, sur l'île où je suis né, était appelée Dodo. Ce Dodo aimait le fruit de mon arbre et le mangeait en quantité ; il était une des rares espèces animales à pouvoir le digérer, grâce à son gésier très performant. L'homme avait associé le début de mon déclin à la disparition du Dodo. Il a pensé que, pour que je puisse me reproduire, il fallait que le Dodo ingère la coque, que le gésier fasse son travail de concassage, et que dans les sécrétions puissent se libérer les germes nécessaires à la naissance d'un nouvel arbre.*

*Comme si je ne pouvais vivre sans l'apport extérieur de cet oiseau !*

*Une expérience avec un dindon, volaille dotée d'un gésier presque aussi performant que celui du Dodo, a semblé lui donner raison un moment. Il est même parvenu à obtenir quelques pousses viables avec ce système. Mais, pourtant, il se leurrerait. Le mal qui me rongerait, moi et ma race, était ailleurs, et moins subtil : nous étions envahis. Par des frères. Les espèces endémiques ne parvenaient pas à se battre contre des espèces importées, comme le goyavier. Longtemps, nous avons reculé, reculé, jusqu'à parvenir sur la voie de l'extinction. Mais un homme a posé la main sur moi, s'est intéressé à moi. Il m'a permis de survivre et d'évoluer. De penser mon espèce et de la sauver. J'ai accédé à la conscience, lentement, parce que des millénaires de léthargie ne s'effacent pas ainsi, et quand j'ai pu organiser mes pensées, j'ai pu organiser ma défense. Je suis devenu un arbre magique. J'ai d'abord assuré le renouvellement de mon espèce, en me servant harmonieusement et avec modestie de l'espace disponible. Cela a pris beaucoup de temps. Et pendant ce temps, l'homme s'est déchiré, s'est trouvé face à son propre ennemi : lui-même. Il a détruit son organisation, brisé les maillons de son évolution, et s'est placé sur la voie de l'extinction. Des maladies nouvelles sont apparues, l'écosystème s'est modifié, la Terre a changé. J'aurais pu en vouloir aux hommes. J'aurais pu rester passif et protéger les endroits où moi et mes semblables nous croissions. Mais en souvenir de l'homme qui m'avait éveillé, de celui qui m'avait tendu sa main, j'ai su que le temps était venu de payer ma dette ; mais que cela se ferait avec les hommes. Toi, tu es là pour m'aider. Un oiseau ami a apporté une coque, une graine, jusqu'à toi. L'arbre, partie de mon esprit, est déjà grand, fort, ses racines courent sous la terre à la recherche du mal. Réveille-toi. J'ai besoin de toi. »*

Nouveau sursaut. Cette fois-ci, je le savais, les mots, s'ils avaient surgi dans mon rêve, n'étaient pas dus à mon imagination.

— Qui est là ? ai-je demandé dans la nuit.

Je me souvenais de toute l'histoire, de cette incroyable histoire d'arbres. Brusquement, je me suis rappelé de la coque, lancée plus tôt dans les braises encore lumineuses. Mon regard s'est porté vers le foyer. Le jour pointait à l'horizon, et j'y voyais déjà nettement mieux. J'ai

eu un choc : à la place du foyer, un arbre immense se dressait. Le tronc en était si grand qu'il m'a fallu un effort pour voir, au loin, les premières branches couvertes de feuilles. Je n'ai pas pu retenir un léger sifflement. J'ai effleuré l'arbre : la texture était belle et agréable au toucher. J'ai fini par y apposer la main entière. Petit à petit j'ai senti monter une légère vibration. L'arbre était actif, réactif, implantait ses racines plus profondément ou grandissait, peut-être les deux.

— Est-ce vraiment toi qui me parles ainsi ?

La réponse n'a pas tardé à me parvenir. Une bouche grossière s'est dessinée dans l'écorce.

— C'est exact. C'est bien moi, l'esprit du Tambalacoque qui te parle.

— Oh merde. Un arbre doué de parole. C'est nouveau ça.

— Je pensais que tu avais bien saisi mon discours, et que parler durant ton sommeil aurait eu un effet d'accoutumance.

— J'ai bien enregistré tout ton discours, mon bon feuillu. Mais accepter ton existence est plus difficile.

— Je sais. L'homme a pris l'habitude de se prendre pour la seule espèce pensante de la planète. Ce n'est plus le cas, et je pourrais te citer au moins une autre race animale douée de raison.

— D'accord. C'est vrai. C'est une question d'habitudes. Nous sommes comme cela, nous les hommes. Que me veux-tu exactement ?

Il y a eu un silence. L'arbre cherchait peut-être ses mots, je n'en sais rien.

— Tu es un guerrier, et j'ai besoin de toi, de ton bras qui se sert à merveille de cette arme que tu appelles wakizashi. Pour achever le cancer de ce monde, cette mousse roussâtre qui envahit peu à peu toutes les forêts. J'ai déjà tenté l'expérience avec un guerrier solitaire dans ton genre, mais il a refusé. Il a eu peur de pénétrer les entrailles de la terre. Toi, je te sais différent, tu n'as pas vraiment peur. Tu n'as même pas peur de moi. Tu as vu tant de souffrances, tu t'es tant battu, que la peur, tu la maîtrises et t'en sers pour être plus fort. Sais-tu que tu es l'un des derniers Arpenteurs ? Depuis la raréfaction de la nourriture, beaucoup se sont réfugiés dans les villages, beaucoup d'autres sont morts. Je te propose de changer tout cela. De rendre à la nature son vrai visage. Deviens mon messenger. Deviens mon guerrier. Ma magie a beau être ce qu'elle est, je n'ai ni pieds, ni bras, ni mains ; je ne peux tenir une arme, ni d'autre objet avec la dextérité qui est la tienne.

Son discours était bien joli, mais je ne me suis jamais senti l'envie d'adhérer à une quelconque allégeance.

— Je ne suis le guerrier de personne. Je ne me bats que pour me défendre. Je ne peux pas combattre pour quelqu'un, ce n'est pas dans ma nature. Ce n'est pas dans ma mentalité...

J'ai hésité puis, sans savoir pourquoi, j'ai continué :

— Mais cette mousse, qui dévore *mon* monde, qui met en péril ma survie, si je pouvais la combattre, je le ferais sans hésiter. C'est égoïste de penser d'abord à moi, mais c'est ainsi. Je ne vis plus que pour moi depuis longtemps, depuis la mort brutale des miens ; et souvent, peut-être à cause de ma solitude, je crois que le monde m'appartient. Que je suis le seul à en être digne ! Alors, oui, je vais t'aider. Je vais t'aider pour toutes ces raisons. Cette vie que je mène, j'y tiens, et si je peux m'offrir la chance de la voir perdurer, j'accepte ta proposition.

Le tronc du Tambalacoque s'est mis à vibrer violemment. Une ouverture s'est creusée difficilement dans le tronc, comme une longue cicatrice purulente.

— L'homme est étrange. Tu es étrange. Tu sembles aimer la nature qui t'entoure bien plus que tes semblables. Tu seras parfait. Maintenant, viens en moi. La première pierre à un monde nouveau, c'est toi qui la poseras.

J'ai fait un pas malhabile, serré le manche de mon wakizashi, respiré un grand coup. Et je suis rentré dans le Tambalacoque.

Une fraction de seconde, la scène qui venait de se clore m'est apparue bien surréaliste. Mais je n'avais pas le temps d'y penser.

*Il fait noir. Odeurs de sève, de terre, de moisi.*

*Quelque chose, près de moi, bouge, me frôle les jambes. Puis une multitude de serpents filiformes m'entoure, me serre et m'enferme dans un cocon végétal.*

*Je suis le guerrier. Je n'ai pas peur et la lame de mon wakizashi collée à ma jambe est là pour me le rappeler. Quelque chose palpite, je crois que c'est mon cœur. Il n'y a plus que ce son pour empêcher une fusion avec le Tambalacoque. Je ressens ses chairs végétales en moi, j'entends son appel, et soudain je suis vraiment en lui, prêt à me laisser guider par ses bras tentaculaires. La terre défile, je défie le roc, les racines, tout obstacle qui s'oppose à mon passage. Je ne sais où je vais, mais le tambalacoque sait où il m'envoie. L'attente est longue, et je crois suffoquer. Mais une pensée positive vient me calmer, me dire que tout va bien. Je ne sais pas depuis combien de temps je m'enfonçe inexorablement et, quand enfin la descente s'arrête net, je suis surpris.*

*Je me retrouve dans une sorte d'enclave, de no man's land, qui n'est ni de la terre, ni une salle ; plutôt une sorte de bulle, un souterrain obscur. Le tambalacoque lâche prise. Devant moi, un pont de lianes noires chevauche un précipice sans fond. Je crois qu'il s'agit tout de même des racines du tambalacoque qui m'ouvrent un passage. Mes premiers pas sont difficiles : le pont de fortune tremble de toutes parts, et un vent violent m'assaille. L'échine courbée, j'essaie d'avancer, sans précipitation toutefois. Déjà, il est difficile de rester debout, en équilibre. Ma progression se déroule lentement, et je finis par me demander si j'en verrai jamais le bout. Cependant, je ne panique pas. Je sais que le tambalacoque me suit, m'aide comme il le peut. Puis, enfin, j'aperçois le bout du pont. Soulagement.*

*Autour de moi, parois terreuses, racines et pierres rouges palpitent, comme si elles attendaient ma venue avec angoisse. J'entends un bruit sourd, sorte de halètement haché, dont la provenance m'échappe. Mon wakizashi est fermement accroché à ma main, et j'attends, à l'entrée d'un tunnel. J'attends. Quelque part en moi, je pressens une arrivée.*

*Le chuchotement d'une course parvient à mes oreilles. Je raffermis ma position, bien campé sur mes jambes. Dans un coin de ma tête, je recherche la présence du tambalacoque. Il est là, m'accompagne toujours.*

*(Ils arrivent), me suggère-t-il. (Les Guerriers Rouges).*

*Mon regard se fixe sur le trou noir du tunnel et bientôt le mouvement qui l'habite devient palpable, l'air se tord en vagues douloureuses et visibles, ondes qui pénètrent mon corps, germes de cancer, qui augmentent la gravité. J'ai l'impression de peser une tonne. J'ai l'impression de ne plus pouvoir bouger un pied, de m'être transformé en statue de plomb.*

*(Ils arrivent. Concentre-toi. La pesanteur n'est qu'une projection mentale. Une influence sur ton esprit. Reprends le dessus ou tu mourras, guerrier.)*

*Facile à dire, pensé-je. Facile à dire. Où puiser la force nécessaire ? Je n'ai pas de pouvoir mental, moi.*

*(Erreur. Je ne t'aurais pas choisi si tu ne possédais pas cette force.)*

*Les Guerriers Rouges débarquent soudain. Une dizaine d'hommes végétaux. Ils portent en leurs mains un sabre, et leurs yeux reflètent le chaos, la mort. De quoi me figer un peu plus pour l'éternité. Je n'ai plus le temps. Ils s'approchent, sûrs de leur victoire. J'essaie de bouger. Rien. Je suis paralysé, alors que la mort me fait face. Je cherche dans mon esprit une rage latente, une rage indispensable à la destruction ce lien qui me fait croire à une pesanteur extrême. Je cherche l'entrée d'un tunnel, une balise, un indice, et soudain, et soudain un abcès éclate violemment, quelque part, je ne sais où. Mais déjà, je me sais libéré. Il était temps : j'ai à peine l'opportunité de soulever mon wakizashi pour parer le sabre qui cherche à me décapiter. Le choc du sabre contre le sabre produit un son aigu. Je me retourne*

*rapidement. La lame de mon wakizahi glisse sur celle de mon adversaire. J'ai été rapide. Une rotation plus tard, mon arme se retrouve proche de la hanche opposée du Guerrier Rouge, pénètre la texture végétale du corps, la fouille jusqu'au bout, et retrouve la liberté une demi seconde plus tard. Le guerrier reste immobile un instant, impassible, puis deux morceaux bien distincts s'écroulent sur le sol, déversant une sève ocre à pleins flots.*

*Tout s'enchaîne. Les guerriers sautent sur moi, avec hargne, souplesse et dextérité. Je pare comme je le peux, je contre-attaque, je recule, j'avance. Je sectionne quelques membres. Je ressens chaque mouvement de mon corps, l'âme de mon wakizashi. J'anticipe. Chaque vibration provenant d'un guerrier me paraît contenir une information primordiale, analysée par mon cerveau à une vitesse folle.*

*D'un coup, je reprends conscience de ce qui m'entoure et je vois que non seulement je ne recule plus, mais aussi que j'avance. Derrière moi, les cadavres d'une demi-douzaine de guerriers gisent sur le roc en fusion du tunnel. Nulle chaleur ne me touche.*

*Les Guerriers Rouges restants cessent de reculer et se regardent. Nous sommes au bout du tunnel et derrière eux, je sais que je vais trouver la Racine.*

*C'est alors que j'observe, surpris, la fusion des derniers guerriers. Un instant tout est flou, tout se modère, puis, bientôt, une sorte de Shiva géant remplace les simples soldats. Masse musculaire énorme, dix bras, tous armés d'un sabre. Dix yeux sur une face sans bouche. La créature bouge un pied et le sol tremble, de la poussière puis du roc me tombent dessus. J'évite cette pluie et m'approche doucement du monstre. Bientôt, je suis assez près de lui pour attaquer. Je me lance à l'assaut du Shiva. La texture végétale du bas-ventre est molle, et je retombe sèchement sur le sol. Mais ma lame a eu le temps de pénétrer ce corps de titan. De la sève en jaillit, et pourtant le colosse ne bouge pas. Une attaque pour rien. Les dix bras s'abattent brusquement sur moi, dix sabres cherchant mon corps affalé sur le sol. Je roule sur moi-même, et évite de justesse cette puissance tranchante. Je reprends ma respiration, tente de canaliser ma concentration, tout en visualisant la scène que j'aimerais vivre.*

*(Tu peux le faire.) susurre une voix calme, emplie de confiance.*

*C'est peut-être le déclic.*

*Je suis une ombre, légère mais matérielle, mes pieds se soulèvent tout seuls et je galope sur le mur comme s'il s'agissait d'une action naturelle de mon corps. Près du Shiva, je saute, effectue un salto, et me retrouve, pendant la retombée, dans le dos de mon adversaire. Ma lame tenue des deux mains embroche la base du cou et découpe le monstre de haut en bas, tout en glissant. Shiva se retourne, lentement, ses bras armés partent en arrière à ma recherche. Deux sabres pénètrent ma peau, l'un au niveau de la hanche, l'autre non loin de l'épaule. J'accuse le coup, j'ai mal et je saigne. Je me retrouve à genoux. Mais mon wakizashi, animé d'une vie propre, guide mon bras et lacère le colosse au niveau des tendons d'achille. Je n'ai que le temps de me mettre sur le côté, et le monstre vacille et s'écroule avec fracas. A toute vitesse, et malgré mes blessures, je parcours le corps du géant, me place à genoux sur son torse. Les yeux, posés d'une manière aléatoire sur le visage ne reflètent ni peur, ni haine. Rien d'autre que ce chaos en forme de tourbillon noir. Un court instant, je suis aspiré par la douleur qui en émane et je sens qu'il tente de se nourrir de la mienne. Cependant, je réagis assez vite, et d'un mouvement brusque, je le décapite.*

*Je ne perds pas de temps, et je marche vers le bout du tunnel. Là-bas, une lumière rouge m'appelle et, quelques secondes plus tard, je me retrouve dans une salle entièrement obstruée par une racine épaisse. Un réseau d'innombrables racines-filles se joint au tronc principal. Si je coupe la racine-mère...*

*( Elle est à toi. Vas-y, détruis-là. Et nous serons sauvés.)*

*Un moment, j'hésite. Une onde de peur m'envahit. J'ai si peur que mon être entier tremble. Puis je pense à mon monde, envahi de cette herbe rouge, annonce du déclin de*

*l'homme, de sa mort prochaine. Je ne peux pas laisser faire, même si l'Homme ne mérite pas forcément telle pitié de ma part. Je pense à moi, surtout. A ma propre vie. A ma sécurité.*

*Je suis le Guerrier du Tambalacoque. Le bras armé d'une alliance de deux races. Suis-je dans le bon camp ?*

*(Non) me crie une voix que je ne connais pas.*

*(Oui) me rassure l'autre.*

*Mon choix est fait. L'avenir jugera ce choix.*

*Petit à petit, je reprends le contrôle. La peur s'éloigne, malgré une résistance sans failles. Mon bras se lève. Damoclès. Mon sabre dégouline de cette sève rouge. Et s'abat. Et s'abat. Et s'abat encore. Jusqu'à ce qu'il rencontre le roc.*

\*

Je suis un guerrier. Autrefois, je n'avais pas de combat. Aujourd'hui, tout a changé. Je suis le guerrier du Tambalacoque.

Déjà, cette mousse rouge disparaît un peu partout, s'étiole à petit feu, le temps que la sève cesse définitivement de nourrir les racines-filles. La nature est libérée, respire. Le Tambalacoque ne m'a pas menti, et je crois que, pour la première fois, j'ai trouvé un but à ma vie, grâce à lui.

Je sais qu'une nouvelle ère s'annonce : la sienne. Et je serai avec lui.

*FIN.*